

Lundi 4 novembre

MONTESQUIEU et LES LETTRES PERSANES.

L'auteur et l'œuvre nous sont connus depuis nos (lointaines) études...

Mon intention n'est donc pas d'être originale mais de réveiller des souvenirs enfouis, enfouis

D'abord, il faut remettre l'ensemble homme et œuvre dans le **contexte historique** : la monarchie absolue, l'arbitraire de la justice. Louis XIV est décédé depuis 6 ans seulement quand paraissent « Les Lettres persanes » dans les conditions que nous verrons.

"*Mes lettres persanes apprirent à faire des romans en lettres*" souligne Montesquieu, non sans fierté, dans ses *pensées*. Comme l'indiquent Jeanne et Michel Charpentier, si le roman épistolaire date du XVII^{ème} siècle (Les Lettres portugaises de Guilleragues, en 1669, en constituent le premier chef-d'œuvre), l'originalité de Montesquieu se manifeste par le **foisonnement des idées et dans l'entrecroisement des lettres**.

Les lettres persanes (1721) susciteront l'intérêt au siècle des Lumières, pour cette forme de roman. En France, Rousseau publiera *La Nouvelle Héloïse* (1761) et Laclos, *les Liaisons dangereuses* (1782), le tout donc bien après Montesquieu.

La forme épistolaire permet à Montesquieu, membre du parlement et de l'Académie des Sciences de Bordeaux, d'aborder des sujets philosophiques, politiques et religieux, ce qu'il n'aurait pu faire dans un roman traditionnel

✚ La biographie de l'auteur (1689 - 1755)

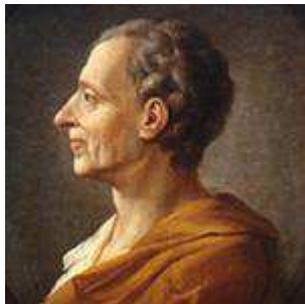
✚ L'étude des « Lettres persanes » (1721)

Je ne verrai pas tous les thèmes possibles. Ils sont trop vastes - et surtout demanderaient chacun une séance (Liberté des peuples mais aussi liberté individuelle, l'esclavage, la République, les Lois...)

1. Une rapide biographie de l'auteur

Elle sera effectivement rapide : aucun élément de sa vie n'a de rapport avec sa vie, aucun ne l'explique. (je reprends les propos de Monsieur Jean Bart, avant sa conférence sur « L'Esprit des Lois »)

Montesquieu (1689-1755)



Charles de Secondat, baron de **Montesquieu** (1689-1755) était un écrivain et un philosophe français, notamment l'auteur des *Lettres persanes* et *De l'esprit des lois*. Les premières lui ouvrirent les salons parisiens. Le second fonda le droit positif et jeta les bases de la sociologie. Son libéralisme tenait dans une exigence d'équilibre des forces sociales, dont aucune ne devait être sacrifiée.

Une carrière parlementaire

Issu d'une famille d'importants parlementaires bordelais, Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, fut élevé d'abord au château de La Brède, où il était né le 18 janvier 1689. Pour parrain, son père lui donne un mendiant, afin qu'il n'oublie jamais qu'il était privilégié (élément d'éducation intéressant) et que nous sommes tous frères.

Il suivit ensuite des études de droit, à Bordeaux puis à Paris. Dans la capitale, il fréquenta les milieux savants et lettrés, mais, très attaché à sa terre et à sa région, il revint à Bordeaux, où il **prit la charge de conseiller au parlement** (1714). À la mort de son père, il entra en possession du domaine de La Brède et des vignobles qui en faisaient partie, et, **en 1716, son oncle lui légua sa charge de président à mortier au parlement de Bordeaux**. Dès lors, le destin de Montesquieu semble tracé : sa vie durant, il resta fidèle à ses attaches de propriétaire terrien et de magistrat.

✚ Des premiers écrits aux *Lettres persanes*

Pourtant, parallèlement à cette charge, **dès 1717**, il se passionna pour les sciences, et, comme membre de l'Académie des sciences de Bordeaux, il rédigea de nombreux traités de physique, de médecine, mais également de politique et de philosophie (*Sur la Politique des Romains dans la religion*, 1716). Ces premières œuvres, par bien des aspects, annonçaient **les *Lettres persanes***.

Ce dernier ouvrage, **l'un des chefs-d'œuvre de Montesquieu**, fut publié anonymement **en 1721 à Amsterdam**, probablement pour éviter que ce roman, audacieux à bien des égards, ne compromît la réputation de sérieux du magistrat qu'était Montesquieu. Cependant, cet anonymat fut vite percé à jour et **le roman fit sans doute différer jusqu'en 1727 l'élection de son auteur à l'Académie française**. En revanche, le succès des *Lettres persanes* ouvrit à Montesquieu les portes des **salons parisiens**, comme celui de la marquise de Lambert ou le club de l'Entresol (*Salons littéraires importants à cette époque*). [En 1727, son élection était certaine, alors ses adversaires lui opposèrent ses *Lettres persanes* ; il para cette attaque en en faisant faire rapidement une édition expurgée qu'il présenta au premier ministre le cardinal de Fleury, en rejetant sur les éditeurs les fautes qu'on lui avait reprochées. Fleury feignit d'être dupe, se désintéressa de l'élection et Montesquieu fut élu le 5 janvier 1728.]

En 1715, Montesquieu épouse Jeanne de Lartigue, protestante, dont il aura deux enfants.

Voyages et observations

Tout en restant profondément attaché à sa terre natale, Montesquieu passa alors une grande partie de son temps dans **les salons parisiens et en voyage**: c'est la fréquentation des salons qui lui inspira sans doute des romans tels que le **Temple de Gnide** *(1725), écrits dans la veine galante et témoignant d'une très grande finesse psychologique et morale.

De 1728 à 1731, faisant preuve d'une insatiable curiosité intellectuelle, Montesquieu se rendit en Hongrie, en Italie, en Hollande, en Angleterre, où il demeura près de deux ans. Tous ces voyages rendirent possible une observation minutieuse de la géographie, de l'économie, des **mœurs et des coutumes politiques** des différents pays européens.

De retour chez lui, Montesquieu se consacra à l'étude de l'histoire et publia en 1734 les **Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence**. Cet essai était au départ destiné à s'intégrer dans un ensemble beaucoup plus vaste de

philosophie politique que Montesquieu était en train de rédiger. Pendant encore quatorze années, compilant sources livresques et témoignages, il composa, augmenta, remania l'œuvre de toute sa vie, « **De l'esprit des lois** » (1748).

L'ouvrage, publié anonymement à Genève, eut immédiatement un immense retentissement, mais fut attaqué par les jésuites et les jansénistes, qui critiquèrent violemment son éloge de la religion naturelle. Montesquieu leur répondit par la Défense de l'«**l'Esprit des lois**» (1750), mais la faculté de théologie de Paris condamna l'ouvrage, qui avait d'ailleurs été mis à l'Index par le pape dès sa publication en 1748. Montesquieu publia encore Lysimaque (1754) et rédigea l'article «**l'Essai sur le goût!**» (*posthume*, 1757) de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

Devenu pratiquement aveugle, il s'éteignit le 10 février 1755.

Les Lettres persanes : résumé

Deux **seigneurs persans** (Usbek et Rica) entreprennent un voyage d'étude en France. Ils quittent tous d'eux Ispahan , leur ville natale, le 14 mars 1711. Ces deux voyageurs ont des personnalités et des démarches différentes.

Usbek, très attaché à sa patrie est un grand seigneur "éclairé", Usbek, souhaite venir en occident, à la fois pour échapper aux représailles qui le menacent dans une cour corrompue, où sa franchise lui a valu plusieurs ennemis et aussi avec le désir d'effectuer un voyage d'étude. Usbek quitte presque à regret un sérail de cinq épouses larmoyantes qu'il confie à plusieurs eunuques despotes. (C'est certainement Montesquieu lui-même, mais avec un recul certain)

Rica, son compagnon de voyage a une jeunesse, une gaieté et un sens aigu de l'observation qui le portent à rire et à faire rire.. Rica, lui, est libre de toute attache et vient en France avec le souhait de côtoyer les salons, les beaux esprits et les jolies femmes.

Les deux voyageurs traversent la Perse, la Turquie et l'Italie et commencent une correspondance polyphonique avec leurs compatriotes restés à Ispahan. Ils arrivent à Paris en mai 1712. Leur absence de préjugés et leur esprit vif et ingénu leur valent de s'intéresser à la pratique politique, à l'étrangeté des mœurs, et aux traditions religieuses... Ils en soulignent tous les ridicules. Leur esprit impertinent les conduit à en critiquer tous les travers. Leur plume acerbe met en cause les fondements même de notre société.

Pendant ces huit années qu'ils vont passer en Occident, **les deux seigneurs persans échangent 161 lettres avec un nombre important (vingt-cinq) de correspondants**, ce qui leur permet d'aborder tous les grands sujets de leur époque.

Usbek traite de domaines touchant à la politique, la morale, la religion, l'économie ou la sociologie. C'est ainsi qu'avec le mollak Méhémet Ali, il évoque le pur et l'impur; avec Roxane, la première épouse de son sérail, il compare les mœurs des femmes en Orient et en Occident. Avec Rhédi, il dialogue sur la culture et les arts, tandis qu'avec Mirza, il évoque les sources du bonheur.... ils reçoivent également des nouvelles de leur pays;

→ Au travers de ces échanges, l'occident et l'Orient se mesurent.

Puis, **Usbek et Rica** empruntent des chemins différents, ce qui les amène à établir une **correspondance entre eux**. Ces échanges permettent de mesurer la différence entre ces deux voyageurs. **Là où Rica fait preuve d'une ironie et d'un humour décapant, Usbek préfère, lui, capter la sagesse, là où il la trouve.**

Leur chronique française permet de couvrir les dernières années du règne de Louis XIV et la régence.

Les quinze dernières lettres (147 à 161) relatent la tragédie du sérail d'Usbek durant la période de 1717 à 1720.

Nous pouvons y lire différentes versions de ce drame qui couve :

- celle des femmes,
- celle des eunuques
- celle des serviteurs.

On y apprend que Zélis s'est dévoilée à la Mosquée, que Zachi couche avec une de ses esclaves, qu'un jeune garçon a été trouvé dans le jardin du sérail et que **Roxane**, l'épouse préférée a été "surprise dans les bras d'un jeune homme".

De Paris, Usbek essaye de régler les conflits et de rétablir l'ordre. En vain, Roxane avant de s'empoisonner, crie sa haine de Usbek et revendique son droit à la liberté. " **La mise en scène épistolaire du suicide héroïque de Roxane, coup de théâtre ultime, transforme en tragédie un roman jusque-là essentiellement satirique et philosophique.**"

Voltaire reprendra le même procédé vingt ans plus tard avec Zadig ou Candide.

Montesquieu passe pour un philosophe du "Siècle des Lumières".

1. Un journal de voyage

Entièrement composées de lettres, les Lettres persanes ne peuvent cependant pas être qualifiées de roman épistolaire. En effet, il serait impossible de reconstituer un schéma narratif complètement inexistant si on excepte la fin de l'œuvre et les intrigues dans le sérail d'Usbek. C'est en fait un journal de voyage, un compte rendu de visite tenu par deux épistoliers, Rica et Usbek et enrichi par les lettres de nombreux autres épistoliers: c'est pour cela que l'on peut parler de lettres polyphoniques.

2 La chronologie des Lettres persanes

En en-tête de chaque lettre, la date et le lieu de rédaction sont indiqués ce qui permet de retracer avec précision l'odyssée de Rica et Usbek.

Partis d'Ispahan en mars 1711, Usbek et Rica arrivent donc à Paris au mois de mai 1712, après avoir fait halte successivement à Com, Erzeron, Smyrne, Livourne, Marseille.

On remarquera que les noms de lieux géographiques sont véridiques. Montesquieu établit donc un pacte de véracité (vérité) avec son lecteur européen d'autant plus que la durée des trajets est vraisemblable vu les moyens de transport de l'époque.

3. Un roman oriental

La dimension orientale des Lettres persanes s'inscrit dans une mode pour l'exotisme, avec en 1717, la publication des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland. De ce fait, le roman abonde en notations pittoresques, comme par exemple, les dates, référées au calendrier musulman, ou encore la lutte des eunuques pour le pouvoir.

En fait, le choix de Montesquieu pour cette forme s'inscrit dans une stratégie de séduction du lecteur avec des lettres orientales assez plaisantes et faciles à lire mais surtout, faussement candides.

Domaines d'action de la critique : citations tirées des Lettres persanes

1. La vie sociale

L'orgueil et la vanité sont également montrés du doigt toujours à travers les réflexions de Rica notamment en lettre 50: "*Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure*".

2. La politique

La principale source de critique politique est bien sûr le roi, c'est dire Louis XIV. Usbek trace un portrait de lui peu flatteur: à la fois avare et dépensier, lucide et aveugle mais surtout absolu, distribuant des récompenses ou blâmant de façon aléatoire. De plus Usbek refuse le despotisme et critique la monarchie de droit divin qui met en place un roi tel "*un soleil qui porte partout la chaleur et la vie*" en mettant Dieu au centre des affaires politique »s.

Montesquieu dénonce aussi l'esclavage. C'est dans la lettre 118 par Usbek que cette critique se fait la plus acerbe: "*Quant aux côtes de Guinée, elles doivent être sérieusement dégarnies depuis deux cents ans que les petits rois [...] vendent leurs sujets aux princes de l'Europe*" en ajoutant: "*Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes pour tirer du fond de la terre l'or et l'argent*".

3. La religion

Montesquieu se veut démographe en dénonçant le célibat des prêtres et en finissant, en lettre 117 par les qualifier de "*gens avares qui prennent toujours et ne rendent jamais*". Mais surtout, Montesquieu condamne l'intolérance religieuse dont il regrette les conséquences violentes. Aussi, il le fera comprendre, par l'intermédiaire d'Usbek dès la lettre 85: "*Ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit les guerres, c'est l'esprit d'intolérance de celle qui se croyait la dominante*".

Les moyens de la satire :

En connaissance de la censure qui s'exerçait à l'époque, Montesquieu était en droit de prendre quelques précautions lui permettant de critiquer ouvertement le 18ème siècle.

L'anonymat

D'une part, Montesquieu a préféré publier son roman à Amsterdam sans nom d'auteur. D'autre part, on remarque la suppression des noms et leur remplacement par des périphrases du type: "le chef des chrétiens" pour désigner le pape ou encore "le prince" pour désigner Louis XIV.

Un regard étranger et une mise à distance

Le fait que deux persans voyageant en France portent un jugement sur la société française participe de la fausse naïveté du roman avec le pittoresque de l'Orient.

Voltaire reprendra cette méthode dans Zadig et Candide

L'humour et la satire, l'ironie

« l'humour » est un mot venu d'Angleterre, c'est la disposition à ne rien prendre au sérieux afin d'amuser ou vouloir s'amuser. Ce n'est ni tout à fait le badinage, ni la gaîté

« Tout l'agrément résidait dans le contraste éternel entre les choses réelles et la manière singulières, bizarres, dont elles étaient perçues » note Montesquieu dans les *Réflexions sur les Lettres persanes*. Cette manière-là, Montesquieu la revendique :

- **Humoristiques** : les traits relevés dans les conversations, les descriptions des scènes « *on commence par des révérences, on continue par des embrassades : la connaissance la plus légère met en droit un homme d'en étouffer un autre* » (lettre XXVIII)
- **Pastiches** : pastiche du style bucolique (apologue des Troglodytes), du style romanesque (histoire d'Aphéridon et d'Astarté), du style théologique ou dévot(XVIII, XCIII) de la plainte élégiaque (XXVII, CLV) du conte persan (histoire d'Ibrahim et d'Anaïs) et même du style tragique avec le drame du sérail. Dans ce imitations, le style oscille parfois entre pastiche pur et parodie (dérision satirique)

- **L'humour satirique** entend rendre sensible ce qui est blâmable dans le réel. Il a le grand avantage esthétique de dissocier le sérieux et la lourdeur et d'être un « **parti pris sur l'intelligence du lecteur, capable de saisir la pensée véritable sous le déguisement du discours** ».

La forme la plus connue de l'ironie est l'**antiphrase** qui prend un mot en sens inverse : d'une jolie femme, Rica dit « **il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à la toilette, au milieu de ses domestiques** » (lettre CX)

Bel exemple d'ironie ou d'humour noir que « le petit compliment adressé par des inquisiteurs aux hérétiques qu'ils font brûler » (lettre XXIX). Peut être tenue aussi pour ironie la parodie qui entend ridiculiser des expressions identifiables : il faut reconnaître le financier écossais LAW dans « **l'enfant qui avait pour père Eole, dieu des vents, et pour mère une nymphe de Calédonie** » (lettre CXLII)

L'ironie joue sur les **allusions**, plus ou moins transparentes.

Le travestissement persan n'est pas une simple concession à la mode de l'exotisme mais il mise sur la fausse ingénuité des transpositions culturelles pour déguiser et aiguïser la critique de la société française : les « dervis » ne sont que les religieux catholiques, une mosquée n'est qu'une église. Ironie à propos de l'Académie française : « **Pour fixer son autorité, elle donne le code des jugements** »

Cette gaîté, faite de vivacité, de concision, de variété », d'humour, d'ironie, de traits de toutes sortes constitue le charme des Lettres persanes.

Avec ce style plein de verve et d'invention, Montesquieu inaugure une manière dont les Lumières feront leur profit, en particulier Voltaire et Diderot. Quant à Rousseau, il en recommandera la lecture à « tout jeune homme qui écrit pour la première fois ».

🚩 Les femmes dans les Lettres persanes :

Dans *Les lettres persanes*, les femmes sont souvent représentées à la **toilette**. Les normes de beauté et les différentes étapes de la toilette quotidienne sont décrites de manière rigoureuse par Montesquieu. Bien que son objectif premier soit très certainement **de critiquer la société française du 18^e siècle**, l'auteur cherche également à **divertir son lecteur** (peut-être d'ailleurs afin de l'intéresser à la réflexion plus profonde qu'il livre sur la société). Ainsi, la femme perse, qui vit au sérail est représentée

de manière très sensuelle, Montesquieu jouant avec l'exotisme et l'inconnu pour séduire son lecteur.

Le premier objectif de la femme perse est de combler son époux, de devenir sa favorite. Pour cela, elle doit chercher à se montrer toujours plus belle et élégante que les autres épouses « *Chacune de nous se prétendait supérieure aux autres en beauté. Nous nous présentâmes devant toi après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures et d'ornements.* » (III). La beauté qui caractérise ici les femmes perses semble être entretenue dans l'unique but de plaire à l'époux, tous les efforts possibles et imaginables étant bons pour y parvenir. Les femmes sont animées par « *L'ardeur de (te) plaire* ».

Montesquieu revient à plusieurs reprises sur la toilette des femmes, parfois de manière seulement allusive, mais ce qui prouve tout de même l'intérêt particulier qu'il semble accorder au sujet. Il utilise beaucoup d'expressions propres à éveiller les sens de son lecteur et rend ainsi les descriptions plus vivantes. Par exemple, Fatmé ne va jamais se coucher sans s'être parfumée des « *essences les plus délicieuses* ». L'adjectif « *délicieuse* » fait appel à la fois au goût et à l'odorat du lecteur, qui s'imagine de manière réaliste cette femme allant se coucher. Les **tournures hyperboliques** sont aussi fréquemment utilisées par Montesquieu pour décrire la beauté de ces femmes. Elles apparaissent alors comme être presque **divines, d'un autre monde, extraordinaires**. Par exemple, il parle de « *mille grâces naturelles* » ou des *essences « les plus délicieuses »*.

L'auteur décrit également certaines étapes de la toilette des femmes de manière assez ambiguë, si bien qu'à plusieurs reprises, l'ouvrage bascule dans l'érotisme. C'est notamment le cas lorsqu'il évoque les rapports entre Zélis et son esclave, dont « *les mains adroites portent partout les ornements et les grâces* » ou lorsqu'à la CXLVIIe lettre, le grand eunuque informe Usbek que Zachi a été retrouvée « *couchée avec l'une de ses esclaves* ». Tenir de tels propos permet à Montesquieu de divertir son lecteur, en le faisant rêver aux charmes orientaux, si à la mode au 18e siècle. Il est d'ailleurs fort probable que le lecteur de Montesquieu associe les descriptions qui lui sont faites de la femme au sérail à celles qu'il a l'habitude de voir sur les **peintures orientalistes**.

[On pense par exemple aux tableaux du peintre Vincent Pomarède Ingres, peintre du 19e siècle, mais *Les lettres persanes* ne sont pas uniquement lues par les contemporains de Montesquieu, mais également par les lecteurs du 19e, 20e et 21e siècle !).]

On retrouve dans l'ouvrage l'intérêt tout particulier que portaient les hommes du 18e siècle aux pays du Levant, lointains et mystérieux. Montesquieu associe inconnu, exotisme et sensualité pour donner à son œuvre une dimension divertissante.

Il accorde également une place importante aux femmes occidentales, qui sont décrites au travers du regard critique et étonné des deux seigneurs perses. Montesquieu joue sur l'origine des étrangers pour livrer une critique à la fois amusante et pleine de vérité des femmes de la société de son temps. En effet, les deux seigneurs en voyage d'études ne peuvent qu'être surpris de la condition de la femme au 18e siècle, puisque celles qu'ils ont l'habitude de côtoyer leur sont entièrement dévouées et n'ont pas le droit de s'exposer aux regards d'un homme autre qu'eux. Ils ne comprennent pas leurs habitudes, coutumes et manières.

Ainsi, Rica, dans la XCIXe lettre, parle de la mode en France. Au-delà de la portée politique, voire philosophique qu'a la lettre, il faut y voir une critique profondément comique de la femme du 18e siècle. Suivre la mode, c'est finalement essayer de plaire et de séduire par l'originalité et le nombre de ses ornements. Là où les femmes orientales apparaissaient comme sensuelles, les femmes d'Occident sont tournées au ridicule : « *Les coiffures montent insensiblement [...] il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même.* » Rica, dont le regard envers les coutumes françaises est habituellement plus tolérant et compréhensif que celui d'Usbek, va plus loin : « *Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient ce changement* ». Il reste totalement insensible aux efforts fournis par les femmes pour séduire et les rend ridicules.

Dans une autre lettre (LII) destinée à son compagnon de voyage Usbek, Rica se moque des femmes qui, malgré leur âge avancé, cherchent encore à séduire. Il rapporte la conversation qu'il a eue avec une jeune femme de vingt-deux ans : « *Que dites-vous de ma tante qui, à son âge, fait encore la jolie ?* » A cette question il répondit : « *elle a tort* ».

Un peu plus loin, il dit que tenter de séduire à soixante ans est « *du temps perdu* »

Il évoque dans une des lettres la toilette des femmes françaises de manière ironique : « *Il n'y a rien de plus sérieux que ce qu'il se passe le matin à la toilette, au milieu des domestiques ; un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite ou son corps de réserve qu'elle met à poser une mouche.* » L'antiphrase « rien de plus sérieux » achève définitivement de rendre les femmes d'Occident ridicules. La comparaison avec le « général d'armée » est à l'évidence ironique.

Le nombre et la sévérité des éléments qui prêtent à critiquer les femmes de la société française du 18e siècle laissent penser que Montesquieu est de l'avis de Rica. Il dénoncerait ici les habitudes de la noblesse et de la haute bourgeoisie du 18e siècle. Il faut néanmoins rester prudent lorsque l'on évoque le point de vue de Montesquieu, finalement assez difficile à identifier de par la diversité des opinions présentées.

Il faut tout de même retenir que les femmes perses et occidentales sont représentées de manière bien différente dans *Les lettres persanes* : les unes sont sensuelles, attirantes et mystérieuses alors que les autres sont ridicules. La représentation qui est ici donnée des femmes vise surtout à divertir le lecteur.

Montesquieu livre par ailleurs une réflexion plus profonde sur la position des femmes par rapport aux hommes, qui rejoint cette fois son objectif principal : amener le lecteur à réfléchir sur le fonctionnement des différentes sociétés (ici perse et française) et tenter de les éclairer aux lumières de la raison. Il cherche à donner un essor nouveau en définissant des valeurs qu'il juge universelles et intemporelles.

Montesquieu décrit de manière très précise la position et le rôle de la femme en Perse. Elle est représentée comme totalement dominée par l'homme, ne disposant d'aucune liberté individuelle. Pour cela, il confronte différents points de vue, qui s'accordent tous à dire que la femme est, par volonté divine, d'une race inférieure à l'homme. Si Montesquieu choisit de développer l'exemple des pays du Levant, c'est certainement parce qu'il s'agit des pays dans lesquels la femme dispose du moins de droits et qu'elle est le plus dépendante de son époux. Il cherche à amener son lecteur à réfléchir sur la légitimité d'un homme qui contrôle tous les actes et faits de sa femme. Il s'agit maintenant de montrer en quoi la femme perse est représentée comme dominée par l'homme et de comprendre pourquoi il en est ainsi.

Si la femme dispose de si peu de libertés, c'est parce que Dieu en a décidé ainsi. En effet, la religion la plus répandue en Perse est l'islam. Les prophètes mahométans ont clairement réglé les droits de l'un et de l'autre sexe : *« Les femmes, dit-il, doivent honorer leur mari ; leur mari doivent les honorer : mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles. »* D'ailleurs, les femmes sont tellement inférieures à l'homme qu'elles *« n'entreront point au paradis »*. La religion musulmane est à l'époque suivie par la plupart des Orientaux, comme le christianisme et le protestantisme le sont en Europe. Le discours d'hommes de foi est dès lors cru et respecté, même par les femmes, bien qu'il leur fasse préjudice.

Par exemple, Zélis, une des épouses d'Usbek, accepte l'idée que l'homme est d'une race supérieure à la sienne. Elle ne cherche pas à le démentir puisque Dieu l'a décidé. Elle déclare simplement que *« la nature est industrielle en faveur des hommes »* et souhaite que sa fille entre le plus tôt possible dans le sérail, car elle estime qu' *« on ne serait de trop bonne heure de priver une jeune personne des libertés de l'enfance et lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite. »* (LXII)

La domination de la race masculine semble donc être acceptée, même par celles qui se trouvent défavorisées.

Il est intéressant d'analyser le regard des deux seigneurs perses quant à la liberté des femmes en Occident :

- **Selon Usbek**, *« elles y ont perdu toute retenue : elles se présentent devant les hommes à visage découvert [...] l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. »* Il y voit une *« impudence brutale à laquelle il est impossible de s'accoutumer. »* (XXVI).

Les hommes perses utilisent quantité de mots et d'expressions qui traduisent un sentiment de **supériorité exacerbé** : *« faiblesse »*, *« désavantage »*, *« soumission »*...C'est donc certainement à cause de l'influence de la religion musulmane en Perse et de son discours que la femme est privée de toute liberté.

Afin de montrer à son lecteur comment la domination de la femme par l'homme peut s'exercer au quotidien et jusqu'à quelles situations elle peut conduire, **Montesquieu développe largement l'exemple de la vie au sérail**. Il ne faut pas oublier que l'objectif principal de l'auteur reste de défendre une valeur qu'il estime universelle : l'égalité. En montrant jusqu'à quelles extrémités la domination peut conduire, il espère, tout comme les grands tragédiens classiques, provoquer la catharsis.

Dans le sérail, les femmes apparaissent comme être des objets, la propriété exclusive des hommes. D'ailleurs, **Usbek ne séduit pas ses épouses, mais les achète comme de vulgaires biens matériels** : *« Dès que je l'eus jugée digne de toi[...] je lui mis au doigt un anneau d'or[...] Je payai les Arméniens »* (LXXIX). Les femmes ne disposent d'aucune liberté. Elles sont surveillées par des eunuques (des hommes castrés) qui sont *« le fléau du vice et la colonne de la fidélité »*.

En son absence, **Usbek a chargé son premier eunuque de commander en « maître »** dès qu'il craindrait un quelconque relâchement *« des lois de la pudeur et de la modestie »* (II).

C'est certainement la comparaison entre les droits dont disposent les hommes et ceux dont disposent les femmes qui permet le mieux de s'apercevoir du fossé qui sépare les deux sexes. Une multitude de choses sont permises aux hommes alors qu'elles sont interdites aux femmes. Par exemple, la polygamie est autorisée pour les hommes, mais lorsque *« les lois »* donnent une femme à un homme, elles *« les dérobent à tous les autres »* (LXII). Les femmes *« ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin et ne s'exposent presque jamais à l'air »*, tant de petits plaisirs quotidiens dont peuvent jouir les hommes. **Mais, l'élément qui caractérise le mieux cette absence de libertés est certainement le fait que les femmes ne peuvent recevoir ou fréquenter les personnes qu'elles souhaitent. Il leur est interdit de regarder ou de se montrer**

devant un autre homme que leur mari, *ni même devant un eunuque blanc*. Si une des femmes était surprise en compagnie d'un inconnu, il serait immédiatement mis à mort. C'est d'ailleurs ce qu'il se passa avec l'amant de Roxane. Si les femmes venaient à transgresser une seule des lois du sérail, elles seraient sévèrement punies. Les punitions infligées par les eunuques aux femmes désobéissantes sont très précisément décrites dans les quinze dernières lettres. Les choses étant « venues à un état qui ne se peut [pouvait] plus soutenir », Usbek délivra à son premier eunuque « un pouvoir sans borne sur tout le sérail » (CXLVIII). Ainsi, Zachi et Zélis reçurent « un traitement indigne » et toutes les femmes d'Usbek furent tenues « enfermées chacune » dans leur « appartement » et contraintes de « vivre sous le voile » bien qu'elles y étaient « seules ». Ces quelques punitions montrent sans aucun doute la sévérité avec laquelle les femmes pouvaient être punies si elles ne respectaient pas fidèlement les règles strictes du sérail. Elles doivent vivre en se conformant aux volontés et aux désirs de leur époux.

Le sérail est un exemple de lieu où les individus sont privés de toutes libertés individuelles. D'ailleurs, peut-être que le sérail doit être assimilé à la cour, où Usbek serait le Roi et les femmes les courtisanes. Il est très difficile de percevoir les intentions de Montesquieu et de définir clairement le message qu'il veut faire passer tant la critique est implicite. Le sérail reste néanmoins un moyen pour Montesquieu de montrer jusqu'où peut mener l'absence de libertés et d'inciter le lecteur à réfléchir sur son propre comportement envers les femmes.

Les femmes sont donc incontestablement soumises aux volontés des hommes. Pourtant, Montesquieu cherche à montrer qu'une domination en fait n'exclut pas pour autant toute forme de liberté. Le personnage de Roxane en est la preuve. Elle donne une image totalement différente de la femme orientale, qui se rapproche cette fois peut-être plus de la femme occidentale. Elle est l'épouse préférée d'Usbek, la plus belle, la plus vertueuse, la plus fidèle même, étant restée dans le devoir jusqu'à la lettre CLI. Dans cette lettre, Solim informe Usbek que Roxane a été « surprise dans les bras d'un jeune homme », bien sûr aussitôt mis à mort. Roxane commet ici un double crime, la rébellion et l'adultère, à la plus grande surprise son époux Usbek. En effet, la réaction qu'elle eut après leur mariage lui avait laissé croire que la belle et timide Roxane l'aimait et qu'elle était vertueuse. « Elle défendit jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante ». Usbek a cru voir en elle « les transports de l'amour » là où il n'y avait pourtant que « la violence de la haine ». D'ailleurs peut-être qu'Usbek aurait dû se méfier dès le début de cette jeune Roxane, qui n'hésita pas à prendre « un poignard » et menacer d'immoler un époux. L'épouse qu'il croyait être la plus vertueuse se révéla finalement être la plus avide de liberté. La haine

qu'elle porte à son « *tyran* » d'époux la pousse à aller chercher une histoire d'amour contrariée et clandestine, dont le genre épistolaire ne livre que des brides. Lorsque Roxane a demandé « *d'aller à la campagne* » (CLII), c'était pour retrouver l'un des deux hommes cachés dans la maison isolée. Le « *jeune garçon* » surpris dans les jardins du sérail s'avère finalement être son amant.

Lorsque Roxane évoque dans son ultime lettre l'exécution de son amant, elle utilise seulement **quelques mots de formulation hyperbolique, blessants et humiliants pour Usbek, qui, pour la première fois n'apparaît plus en maître incontestable du sérail, mais en époux outragé** : « *Le seul homme qui me retenait à la vie* », « *le plus beau sang du monde* ». Roxane rend Usbek presque ridicule, de par sa naïveté : « *Tu me croyais trompée, mais c'est moi qui te trompais* ».

Roxane représente ici la liberté, en osant **enfreindre les lois du sérail** et en tenant tête à son mari. Elle passe par delà tous les codes de comportements de la société de son temps. D'ailleurs, Roxane semble même à certains moments revêtir les habits d'une **héroïne philosophe**. « *Ce langage sans doute te paraît nouveau* » : Usbek qui aspirait à un savoir, à une sagesse éclairée, se révèle finalement n'être qu'un « *tyran* » (beaucoup de ses épouses le dénonceront d'ailleurs dans les quinze dernières lettres). Roxane évoque ses « *caprices* », ses « *fantaisies* » et dénonce un pouvoir domestique « *arbitraire* » et « *illimité* » (« *pendant que tu te permets tout* ») fondé sur la *servitude* et la « *soumission* ». Sa revendication de « *liberté* » ou plutôt son « *esprit tenu dans l'indépendance* » permet à l'épouse rebelle de **s'affranchir de la domination de son mari**. **Son suicide** apparaît comme l'ultime acte de sa revendication de liberté. Elle passe par delà tous les interdits de la religion et se libère définitivement de l'empire qu'a Usbek sur elle.

Avec ce personnage féminin, Montesquieu donne une représentation bien différente de la femme. Pour la première fois, l'une d'entre elles ne se plie pas aux règles arbitraires fixées par la religion et refuse toute domination, malgré l'immense pouvoir de son époux. L'héroïne se bat pour des valeurs que Montesquieu a souvent défendues au travers des nombreuses œuvres : **la liberté** (face aux hommes et à la religion) ainsi **que l'égalité**. Le personnage **de Roxane a une valeur à la fois politique et philosophique**.

Dans *Les lettres persanes*, Montesquieu souligne un autre point fondamental quant au pouvoir des femmes dans les différentes sociétés. En effet, dès la **deuxième lettre**, il affirme que les femmes sont pour la plupart des hommes « *ce qu'ils ont dans le monde de plus cher* ». C'est d'ailleurs lorsque ses épouses se mettent à désobéir aux lois du sérail que les limites de l'empire d'Usbek se dessinent. Les punitions « par procuration » qu'il inflige à ses épouses sont certainement en partie provoquées **par la jalousie et la frustration** de ne pouvoir avoir un contrôle absolu. S'il

est aisé de devenir maître de leur corps, il est beaucoup plus difficile d'être maître de leur cœur. Les hommes n'ont donc pas sur les femmes un empire total. Ces dernières de par leur « douceur », leur « humanité » et leur « raison » restent détentrices d'un pouvoir non négligeable : **celui de l'amour (XXXVIII)**.

Dans la XXXVIII^e lettre, Montesquieu essaie de savoir, sous la plume de Rica, si « *la loi naturelle soumet les femmes aux hommes* ». Il donne la parole à un philosophe occidental, qui est, fort probablement, le porte-parole de Montesquieu. Sa démonstration se compose de trois parties. IL propose tout d'abord une réponse claire à la question et se justifie : « *Non, la nature n'a jamais dicté une telle loi.* » « *L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont [...] plus d'humanité et de raison* ». Il analyse ensuite la position relative de l'homme et de la femme, et définit l'empire que chacun détient : « *nous n'avons sur les femmes qu'un empire tyrannique* » mais « *elles ont sur nous un empire naturel, à qui rien ne résiste.* ». Montesquieu marque ici l'opposition entre les deux sexes en utilisant le procédé du parallélisme et de l'opposition. La construction grammaticale et les mots employés sont rigoureusement identiques, à l'exception de « nous » et « elles », « femmes » et « nous », et « tyrannique » et « naturel », qui se font opposition. Afin d'appuyer son argumentation, le philosophe / Montesquieu rappelle que « *chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leur mari* ». Il donne, pour clore sa démonstration, une série d'exemples.

L'argument de Rica, appuyé sur la parole sacrée du prophète, paraît bien léger à côté de la démonstration du philosophe.

Au travers de cette réflexion plus théorique, Montesquieu met en avant le fait que les femmes détiennent un « empire naturel » sur les hommes et que les lois naturelles ne soumettent en aucun cas les femmes aux hommes. L'auteur nous fait part de ce qu'il estime être la meilleure relation qu'il pourrait y avoir entre les hommes et les femmes. Avec la représentation qu'il donne ici de la femme, il va à l'encontre de toutes les étiquettes et préjugés de la société de son temps. Son esprit, incroyablement moderne pour le 18^e siècle, se libère des règles strictes imposées par le régime politique sous lequel il vit.

Dans *Les lettres persanes*, Montesquieu donne différentes représentations de la femme, La femme orientale apparaît comme extrêmement sensuelle, en particulier au moment de la toilette, alors que la femme occidentale est tournée au ridicule, Montesquieu cherche ici à divertir.

Dans tout cela, écrit **Marivaux**, je ne vois qu'un homme d'esprit qui badine... »(...) « **Montesquieu nous enseigne que l'impertinence est libératrice et le respect une attitude paresseuse, non pas une solution** »

L'actualité des Lettres persanes : conclusion

Si nous faisons refaire le voyage raconté par Montesquieu, les « choses vues » seraient-elles si différentes ? Pas certain... certes, on ne trouverait plus de « monarchie absolue », la tyrannie s'est déplacée ... L'argent et la finance triomphants en économie ne sont-ils pas des sortes de dictateurs inflexibles - devant qui tout le monde s'incline. Certes, il n'y a plus de lettres de cachet mais des licenciements en masse.

Quant à l'égalité et la liberté comparées entre femmes orientales et femmes occidentales, on retrouve les mêmes observations que chez Montesquieu. Développer cette comparaison n'est pas mon propos aujourd'hui ...

Je dois à ce groupe littérature et à la re-lecture des *Lettres persanes* d'avoir pris un plaisir insoupçonné. J'espère ne vous avoir pas ennuyés avec cet exposé. Bien entendu, il n'est pas exhaustif, à d'autres de traiter religion, politique et autres thèmes possibles.

Le Temple de Gnide est un poème de sept chants en prose publié sans nom d'auteur en 1725 par Montesquieu. « Le dessein du poème, dit la préface, est de faire « voir que nous sommes heureux par les sentiments du cœur et non pas par les plaisirs des sens. »

Montesquieu lut *le Temple de Gnide*, censément traduit du grec, qu'il avait écrit pour mademoiselle de Clermont, à sa société, et bientôt, il courut quelque temps en manuscrit. Bientôt un périodique imprimé en Hollande l'inséra dans le second semestre de l'année 1724 avec cette note : « Cette pièce a été trop bien reçue du public pour refuser de la mettre au rang des pièces fugitives qui méritent d'être conservées. On assure qu'elle est de la façon de celui qui nous donna, il y a trois ans, les Lettres persanes »

L'ouvrage représente l'amour des champs opposé à celui des villes. Aristée et sa bergère, Antiloque et son amante, après être partis du temple de Vénus à Gnide, en Asie Mineure, avoir traversé l'ancre de Jalousie et s'être calmés à l'autel de Bacchus, arrivent à des buts différents. Chez le premier couple, le penchant de la nature l'emporte ; le roman des autres finit par le triomphe de la vertu et le désespoir de la passion.